

Ressuscité et vivant

Le temps qui s'ouvre après la mort de Jésus sur la croix inaugure deux mystères qui défient toute rationalité : la résurrection et les apparitions qui suivent cette résurrection d'une part, et l'ascension et la fin du passage terrestre de Jésus qui ouvre l'ère de l'Eglise. C'est sur ces deux points que je vous propose de méditer.

Aucun des évangiles ne décrit l'évènement même de la résurrection de Jésus d'entre les morts. Tous, en revanche, racontent comment le Ressuscité est apparu à des témoins choisis, en particulier à Marie Madeleine, à Pierre et à d'autres disciples. L'intention des évangiles en décrivant ces apparitions à des témoins choisis est de faire comprendre que c'est le Ressuscité qui se manifeste à travers elles et donc que leur expérience n'est ni un rêve, ni une hallucination, ni une vision imaginaire, mais plutôt une vraie apparition du Christ ressuscité sous la forme corporelle. Mais, bien que le Christ ressuscité leur soit apparu corporellement, la manière dont les personnes réagissent montre qu'il y a à la fois continuité et discontinuité entre celui qui a été crucifié et le Ressuscité. D'un côté, en effet, les récits, particulièrement l'évangile de Luc, soulignent la nature corporelle de la résurrection : Jésus mange. D'un autre côté pourtant, ceux à qui il apparaît ne le reconnaissent pas immédiatement. Il y a chez lui quelque chose de nouveau et de différent qui ne peut s'expliquer que par la nature même de la résurrection en cause.

La raison en est que la résurrection de Jésus, dans l'ordre de la foi, est plus qu'un évènement historique : c'est un évènement par lequel Dieu s'engouffre dans l'histoire humaine, un évènement par lequel Jésus de Nazareth est transformé par l'Esprit de Dieu et pris dans la vie même de Dieu. En conséquence, ceux à qui il apparaît ne rencontrent pas seulement un homme qui est revenu de chez les morts ; ils rencontrent quelqu'un qui est entré dans une nouvelle sorte d'existence. Il est donc peu surprenant que ceux qui l'ont rencontré et ceux qui ont raconté ces expériences aient écrit ces récits de différentes façons.

Croire en la Résurrection est une question de foi. En effet, la seule réalité tangible est le tombeau vide et les apparitions successivement évoquées par Luc et Jean montrent qu'après la mort de Jésus ne se pose plus que l'unique et immense problème de la naissance de la foi en cette Résurrection. Toute la question est de savoir comment naît cette foi et comment elle se nourrit. C'est l'objet de la première partie de ce texte. Une fois Jésus définitivement absent, cette foi en la résurrection produit du fruit. Ce fruit est là pour remplir le vide laissé par le départ de Jésus. La méditation sur l'ascension de la seconde partie du texte montre que l'absence de Jésus est fructueuse car, grâce à l'Esprit, elle nous laisse l'Eglise, fruit direct de l'absence du Christ.

Suivons d'abord ces apparitions et ensuite essayons de progresser dans l'analyse et la compréhension de ce phénomène.

I) La Résurrection authentifiée par les apparitions aux disciples en appelle à la foi et fonde l'Eglise.

a. Chez Luc : les disciples d'Emmaüs et les autres

Le chapitre 24 de l'évangile de Luc est un récit soigneusement composé de quatre épisodes qui se passent dans la ville de Jérusalem et ses environs le jour même de la résurrection. Le premier épisode raconte comment les femmes ont trouvé le tombeau vide et le second comment le Christ ressuscité est apparu à deux disciples qui s'en allaient de Jérusalem. Le troisième rapporte l'apparition aux onze apôtres à Jérusalem. Le dernier décrit comment le Ressuscité fut enlevé au ciel. Luc éprouve un intérêt particulier pour la ville de Jérusalem : c'est là, au temple, que son évangile commence et se termine, et c'est encore de Jérusalem que l'évangile se répandra jusqu'aux confins de la terre. Ensuite, Luc insiste sur le fait qu'on ne peut pas comprendre la résurrection de Jésus si on la sépare de ses propres paroles et des Ecritures d'Israël. D'autre part les repas, nombreux déjà dans son évangile, jouent un rôle important pour aider les gens à reconnaître la présence du Ressuscité. Enfin, il existe des éléments de continuité et de discontinuité dans la présence corporelle du Ressuscité : d'un côté, il est présent corporellement, mais d'un autre, il y a quelque chose de nouveau et de différent dans son mode de présence.

L'épisode des femmes au tombeau montre **qu'on ne peut pas comprendre la résurrection de Jésus si on la sépare de ses paroles et des Ecritures d'Israël**. Elles sont les premières à comprendre la signification du tombeau vide parce qu'elles sont les premières à se rappeler ce que Jésus avait dit au sujet de sa mort et de sa résurrection. Mais quand elles annoncent la résurrection aux apôtres, ceux-ci ne les croient pas : ils ne se souviennent pas des paroles de Jésus. Quand Pierre court au tombeau et constate que le corps n'est plus là, il ne croit pas pour autant, car même lui ne se souvient pas des paroles de Jésus. Cette première partie du récit de Luc souligne bien le besoin d'une parole d'interprétation pour qu'on puisse en venir à croire. Le tombeau vide n'est pas suffisant, ni même la vue des anges : **ce dont on a besoin, c'est d'une parole d'interprétation**. C'est ce que montre l'épisode suivant.

Le récit des deux disciples sur le chemin d'Emmaüs est le récit d'apparition le plus long et le plus subtilement écrit du Nouveau Testament. Bien que le Ressuscité soit au milieu des deux disciples ceux-ci ne le reconnaissent pas parce qu'ils ne comprennent pas les Ecritures selon lesquelles le Messie devait souffrir la mort et entrer dans sa gloire. **Ainsi Luc apprend à ses lecteurs qu'avant de pouvoir reconnaître le Ressuscité, ils doivent comprendre, à la lumière des Ecritures, l'importance de sa souffrance et de sa mort**. Les disciples font un récit précis de ce qui s'est passé et témoignent ainsi de leur désappointement et de leur désarroi. Mais à travers leur récit on voit bien que leurs attentes étaient en réalité inadéquates. A leurs yeux, en effet, Jésus était un prophète : ils en étaient venus à le comprendre comme le Messie, le Fils de Dieu et ils espéraient qu'il allait délivrer Israël des romains ; or Jésus est venu délivrer Israël d'une oppression plus grande, celle de la puissance du péché et de la mort. Même lorsqu'ils en arrivent au dernier épisode de l'histoire, les femmes au tombeau ils montrent que bien qu'ils aient disposé de tous les éléments, ils n'ont pas compris l'importance de ce que les femmes ont rapporté. **Les disciples n'ont pas cru spontanément en voyant le Ressuscité : il leur a fallu le rappel des Ecritures et le geste du pain rompu et partagé**. Ce récit profondément théologique souligne plusieurs points à propos de la résurrection de Jésus. D'abord, tout comme le tombeau vide n'a pas entraîné les femmes à croire en la résurrection, ainsi l'apparition du Ressuscité n'a pas conduit les deux

disciples à croire. De même que les femmes avaient besoin de se remémorer les paroles de Jésus pour comprendre le sens du tombeau vide, les deux disciples avaient besoin de saisir comment Moïse et les Prophètes parlaient de Jésus.

Dans le troisième épisode Jésus se montre aux onze dans une apparition aussi soudaine et mystérieuse que son départ d'auprès les deux disciples d'Emmaüs. Par cet épisode, Luc souligne les points suivants. Tout d'abord, bien qu'il y ait en Jésus quelque chose de différent qui amènent les personnes présentes à penser qu'il s'agit d'un esprit, le Ressuscité est un être corporel : il a été véritablement relevé d'entre les morts. Si Luc n'explique pas la nature de cette nouvelle existence, Paul fournit une argumentation détaillée o propos de la résurrection corporelle : le corps de la résurrection est un corps transformé par la puissance de l'Esprit de Dieu. Tout comme les deux disciples d'Emmaüs l'ont reconnu à la fraction du pain, ainsi les onze le reconnaissent-ils quand il mange le poisson au milieu d'eux. Il leur ouvre l'esprit pour qu'ils puissent comprendre les Ecritures. Car, pour Luc, bien que toute l'Ecriture pointe vers Jésus, les personnes ne peuvent comprendre ce qu'elle dit à son sujet tant que leur esprit n'a pas été ouvert ; autrement dit, **la résurrection relève d'une démarche de foi.**

Dans l'épisode final, le Christ mène les disciples en, dehors de Jérusalem, à Béthanie, où il monte au ciel.

La façon dont l'évangile de Luc présente les apparitions du Christ ressuscité souligne plusieurs points. Avant tout, pour comprendre la résurrection, on doit se souvenir des paroles que Jésus a dites à son propre sujet puisque ces paroles clarifient ce qui lui arrive. Ensuite, à la lumière de sa résurrection, les croyants commencent à lire les Ecritures d'une façon qu'ils ne pouvaient pas comprendre avant qu'elle ne se soit produite : ils voient enfin que le plan de Dieu impliquait que le Messie devait souffrir et mourir afin d'entrer dans la gloire transcendante de la résurrection, une vision qui subvertit l'attente messianique classique du judaïsme de cette époque. Autrement dit, la souffrance et la mort de Jésus ne peuvent être séparées de sa résurrection. En outre les croyants font l'expérience de la présence du Ressuscité dans les repas eucharistiques qu'ils célèbrent les uns avec les autres. Enfin, il y a à la fois continuité et discontinuité entre le Jésus terrestre et le Ressuscité. Celui-ci est le Crucifié, et le Crucifié est le Ressuscité. Mais tandis qu'autrefois le Jésus terrestre était limité par le monde dans lequel il vivait, il est maintenant entré dans une nouvelle forme d'existence ; il est entré dans la vie même de Dieu.

b. Chez Jean : Marie Madeleine, Thomas et les autres

L'évangile de Jean offre deux récits distincts de la façon dont Jésus, ressuscité et vivant, est apparu à ses disciples. Le chapitre 20, qui semble être la première conclusion de l'évangile, raconte une série d'apparitions qui se passent à Jérusalem le jour où Jésus se relève d'entre les morts et une semaine après. Puis au chapitre suivant, une autre apparition est relatée. Elle concerne sept disciples au bord de la mer de Tibériade en Galilée, elle-même suivie des récits de Jésus donnant mission à Pierre de conduire son troupeau. Ces chapitres 20 et 21 racontent tous deux les apparitions du Ressuscité, mais ils ont chacun un objet distinct : alors que le premier donne en exemple différentes façons dont les personnes en sont venues à croire en la résurrection, le chapitre 21 recourt à un récit d'apparition.

Au tombeau, le « disciple bien-aimé » devient l'exemple de ceux qui croient sans avoir vu le Ressuscité. Quand le disciple entre dans le tombeau, il voit et il croit, alors qu'a contrario il n'est fait aucune mention de la foi de Pierre. Le disciple bien-aimé, lui, croit, bien que lui non plus ne comprenne pas encore l'Écriture, mais simplement parce qu'il a vu les bandelettes et le linge roulé à part. Il devient ainsi l'exemple de la personne qui croit sans avoir vu. Il croit que Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts, et sa foi s'appuie sur une bonne raison : Jésus lui-même avait parlé de sa résurrection.

Après les paroles des anges, même l'apparition du Ressuscité n'amène pas Marie-Madeleine à croire. Il faut encore qu'il l'appelle par son nom. Mais Marie ne comprend pas encore le mystère de la résurrection. Dès qu'elle reconnaît Jésus, elle tente de le saisir et de le retenir. Elle ne comprend pas qu'en ressuscitant, il est entré dans une nouvelle sphère de la vie, et qu'elle ne doit plus se comporter avec lui de la même manière qu'avant. C'est pourquoi Jésus prononce le fameux « ne me touche pas », « noli me tangere », qui est devenu un grand thème de l'art chrétien. Ayant été ressuscité des morts, Jésus doit maintenant monter vers son Père, auprès duquel il vivra d'une façon entièrement nouvelle ; Marie et tous ceux qui croient en lui doivent donc apprendre à vivre d'une façon nouvelle avec lui. Étant venue à croire en la résurrection parce que le Bon Pasteur l'a appelée par son nom, Marie est devenue « l'apôtre des apôtres » : Jésus l'envoie annoncer aux disciples qu'elle a vu le Seigneur ressuscité et leur dire qu'il est parti « vers son Père et leur Père, vers son Dieu et leur Dieu ».

Comment les disciples en sont venus à croire. Jésus est déjà monté vers le Père, comme il l'avait dit à Marie, et il revient vers ses disciples, transformé par la puissance de l'Esprit de Dieu. Il insuffle l'Esprit à ses disciples afin qu'ils soient formés à son image. Envoyés par Jésus et habilités par l'Esprit, ils vont apporter le pardon à ceux qui croient au message qu'ils annoncent. Alors que le disciple bien-aimé avait cru en la résurrection quand il avait vu les bandelettes et le linge, et que Marie Madeleine avait cru quand Jésus l'avait appelée par son nom, les disciples sont amenés à croire grâce à l'annonce de Marie Madeleine et à leur rencontre avec le Ressuscité lui-même.

La troisième apparition a lieu une semaine plus tard et montre comment Thomas en vint à croire. Le cas de Thomas est intéressant car, en plus de refuser de croire à l'annonce de Pâques, il montre, comme la suite l'indiquera, qu'il se méprend sur la nature de la résurrection de Jésus, tout comme, dans le même évangile, il avait mal compris ses paroles à plusieurs reprises par le passé (cf. Jn 11, 16 et 14). Jésus apparaît donc de nouveau et offre à Thomas de voir et toucher ses plaies. L'évangéliste ne dit pas si Thomas le fait ou non. Au lieu de cela, il rapporte ses paroles : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Cette profession de foi de Thomas est un sommet de l'évangile de Jean dans la mesure où elle proclame la divinité de Jésus, faisant ainsi écho au Prologue. Ne nous y trompons pas on pourrait croire que la proclamation de Thomas est le résultat de la rencontre exceptionnelle dont il a bénéficié, mais qui n'est plus disponible pour les autres croyants. Mais comme pour invalider d'avance cette interprétation, Jésus répond : « Parce que tu as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru ». La leçon de l'évangéliste et l'espoir qu'il donne aux futurs croyants ne sauraient être plus explicites : ici, il s'agit bel et bien de croire ! La foi de ceux qui n'ont pas vu le

Ressuscité et qui croient en sa résurrection est aussi grande, voire plus grande, que celle de ceux qui l'ont vu de leurs yeux.

Jean 20 donne ainsi quatre exemples de la façon dont les personnes en sont venues à croire en la résurrection ; et en guise de conclusion, il ajoute une béatitude qui exalte la foi de ceux qui croient sans avoir vu. Comme pour celle du disciple bien-aimé, c'est l'exemple de la foi par excellence.

Une dernière apparition du Ressuscité en Galilée, au chapitre 21 concerne les disciples partis pêcher en Galilée. Il est surprenant d'apprendre que Pierre et six autres disciples sont en train de pêcher plutôt que d'annoncer la résurrection ! Jésus leur était pourtant apparu récemment à Jérusalem et les avait missionnés. Cela suggère ainsi combien il est difficile, même pour les premiers disciples qui avaient vu le Ressuscité, de saisir toutes les implications de l'évènement « résurrection ». En filigrane est ainsi suggérée la valeur d'une foi qui croit même quand elle ne voit pas.

Les apparitions du Ressuscité, racontées dans l'évangile de Jean, rappellent aux lecteurs que la résurrection n'est pas un évènement ordinaire que l'on peut comprendre en voyant un tombeau vide ou même en voyant Jésus. C'est un évènement qui demande à être cru avant de pouvoir être compris. Et une fois que l'on y croit, il mène à la mission.

c. Chez Matthieu : le Ressuscité se manifeste en Galilée, pourquoi ?

L'évangile de Matthieu s'achève par une apparition de Jésus aux onze disciples. Le sommet est constitué par un discours dont l'essentiel est la promesse d'une présence permanente du Christ à l'Eglise, dont les Onze sont la figure : et cette église étant allée doit faire des disciples (Mt 28, 18b-20). La construction grammaticale est ici essentielle. L'impératif n'est utilisé que pour la mission de faire des disciples. **Ce qui importe ce n'est pas de partir, mais de faire des disciples.** Alors le lieu de l'apparition pascale, ici, la Galilée, rappelant l'expression propre à Matthieu : « Galilée des nations » revêt un sens tout particulier car la Galilée fonctionne dans l'évangile de Matthieu comme un symbole d'universalisme, puisqu'elle est le lieu de manifestation de Dieu aux païens. C'est donc depuis cette Galilée qu'au terme de l'œuvre, les disciples sont invités à faire des nations les disciples du Christ.

Qu'est-ce que faire des disciples ? Ce verbe n'apparaît que trois fois dans l'évangile de Matthieu. Il a une connotation plus communautaire que proprement missionnaire. La mission confiée par Jésus aux Onze n'est pas tant d'aller chercher de nouveaux adeptes que d'entraîner une communauté à une relation personnelle avec Jésus, à l'image de celle qui unissait les Douze au Jésus de l'histoire. La nouveauté introduite par l'ultime message du Ressuscité est que toutes les nations », peuple juif compris, sont concernées par cet appel. Il s'agit d'ouvrir la Bonne Nouvelle du salut de Dieu aux nations.

Alors comment « faire des disciples ? » Le signe donné est d'abord le baptême qui correspond à un mode de vie nouveau, accompagné par un enseignement. Le baptême fait entrer dans une communauté d'appartenance qui s'appelle l'Eglise. L'enseignement à

transmettre c'est le message délivré par le Jésus terrestre. En d'autres termes, le Ressuscité rend normative pour l'Eglise la parole du Jésus terrestre. A une communauté chrétienne dans laquelle se font entendre des voix contradictoires, y compris par rapport à la mission, Matthieu propose un chemin qu'il voudrait rendre accessible à tous : le message de Jésus s'adresse aussi bien aux chrétiens issus du judaïsme qu'à ceux venus des nations.

Pourquoi « faire des disciples » ? L'ordre de Jésus apparaît dans la continuité de l'autorité que lui-même a reçue de Dieu. Dans cette perspective la mission des disciples est de faire en sorte que d'autres deviennent ce qu'ils sont eux-mêmes. Il n'y a ainsi aucune rupture entre les disciples du Jésus terrestre et les disciples d'après Pâques : les uns et les autres sont en quelque sorte les contemporains du même Christ, que la foi chrétienne confesse comme le Fils de Dieu.

Selon le premier évangile, l'Eglise est ainsi celle du Jésus de l'histoire. La Résurrection installe l'Eglise. L'absence de Jésus après son ascension au « ciel » lui donne un sens, celui de contribuer à ce que la volonté de Dieu soit faite.

II) « Sur la Terre comme au Ciel »

a. Un mode de présence singulier : l'indicible ascension

Un récit trouve généralement consistance par son début et sa fin. Dans ce cas le terme de l'histoire de Jésus est une pièce maîtresse du message évangélique. Mais où placer au juste l'achèvement de cette expérience si singulière ? D'une certaine manière, la première fin du récit est celle qui appartient à l'expérience empirique partagée par tous : la mort de Jésus expirant sur la croix. Sauf que le propre de l'attestation évangélique est précisément de récuser que cette mort ignominieuse soit la fin de Jésus. C'est là tout l'enjeu de l'annonce de la résurrection. Ainsi le récit rebondit-il avec la mention d'une série d'apparitions postpascales qui, elles-mêmes, s'achèvent par le récit ultime où Jésus disparaît, échappant désormais à toute préhension empirique.

Mais avec cet évènement qui veut inaugurer le temps où, retiré du monde, Jésus va continuer à lui être présent, le texte évangélique attire son lecteur dans une sphère de réalités qui outre passe le registre ordinaire du sensible. L'imagination peut prendre le relais.

Tout commence par un départ sous forme d'ascension mais dont seul Luc se fait l'écho et sur laquelle les autres évangiles restent muets. Les deux versions du Credo, celle du Symbole des Apôtres et celle dite de Nicée-Constantinople, comportent la mention de ce départ de Jésus. L'évènement est en cela un élément inaliénable de la confession de foi chrétienne. Mais le dossier scripturaire concernant la fin de l'existence terrestre de Jésus est limité. Seul Luc décrit l'ascension « au ciel » de Jésus de façon narrative, et les deux versions (Luc 24 et Acte 1) qu'il en donne sont a priori incompatibles. Les textes, dont le vocabulaire porte bien la marque d'un même auteur, présentent plusieurs divergences :

La tonalité de la scène y est différente : en Lc 24, le récit est silencieux alors qu'Actes 1 incorpore la parole vive d'un dialogue préalable de Jésus et des apôtres ainsi que l'adresse des deux anges qui congédient les disciples.

Ceux-ci réagissent de façon divergente à l'évènement ; ici ils vont se tenir dans le Temple ; là ils rejoignent la « chambre haute » où ils attendent l'effusion de l'Esprit.

Mais la véritable pierre d'achoppement est de nature chronologique. Elle concerne la discordance qu'introduit en Actes 1, 3 la mention d'un délai de quarante jours séparant la résurrection et la disparition de Jésus. Sans parler de la dissonance, spatiale cette fois, entre la localisation de l'ascension à Jérusalem chez Luc et une finale de Matthieu qui s'achève avec la mention d'un dernier rendez-vous que Jésus fixe aux disciples en Galilée. L'historicité de la scène est donc problématique. Pourtant, il se pourrait que ce soit là décider un peu vite que la cause est entendue. L'intérêt du texte pourrait être précisément de remettre sur le métier le concept d'histoire qui habite l'esprit de l'exégète ou celui du lecteur contemporain. Il s'agirait, en somme, de problématiser à la fois une prétention simpliste à l'historicité et le déni sans appel que le texte ait un rapport avec une expérience des disciples.

C'est en fait que tout cela va bien **au-delà de l'expérience empirique**. L'enjeu, en effet, de cette scène est d'exprimer l'éclipse d'une appréhension sensible de la personne de Jésus qui a été précédemment déclaré « ressuscité des morts ». Déjà, les récits d'apparitions postpascales ont mis le lecteur aux prises avec l'inouï d'une rencontre de la personne de Jésus existant dorénavant dans un corps transfiguré, qui n'est plus assujéti aux lois de la finitude humaine. **La question est désormais de savoir où va Jésus, en écho direct avec celle d'où vient**. C'est ce que dit métaphoriquement le mot « ciel ». En Luc, terme et origine se répondent pour dire l'identité absolument singulière de celui que le récit évoque dans la banalité des jours de son incarnation. Jean, de façon convergente, et alors qu'il ignore tout scénario d'ascension, met dans la bouche de Jésus, de façon de plus en plus insistante à l'approche de la Passion, l'affirmation que Dieu, le Père, est son lieu : « Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde ; tandis qu'à présent, je quitte le monde et je vais au Père » (Jn 16, 28). Parler de la fin terrestre de Jésus et de son entrée dans une modalité d'existence qui n'est plus celle de notre espace-temps met donc le langage au défi. Comment, en effet, user de la parole humaine pour pointer et signifier un tel registre du réel plus vaste que nos mots sont faits pour désigner ? **L'usage métaphorique du langage s'offre alors comme une ressource capitale**. C'est dans ce registre qu'il faut entendre précisément le mot « ciel » dont usent les récits d'ascension. C'est un mot qui est utilisé pour dire ce qui outrepassé le monde de l'espace tridimensionnel et l'expérience de l'homme. « Ciel » désigne alors le mystère totalement transcendant de Dieu, son lieu infigurable, ou encore le siège de ce qui se nomme métaphoriquement sa gloire. Le mot se veut le rappel qu'il y a quelque à croire par-delà le visible.

Les récits de Luc sont donc à la jonction du temps évangélique et du temps de l'Eglise. On a vu que l'évènement de l'ascension transporte le lecteur à la frontière où notre réel historique entre en contact avec ce qui n'appartient plus à l'histoire. Néanmoins, les deux récits qu'en donne Luc reçoivent aussi leur sens de leur contexte historique et textuel. Luc

attache beaucoup d'importance à la narration de la fin de la vie terrestre de Jésus. Mais son intention n'est toutefois pas la même selon qu'il le fait en finale de son évangile ou en ouverture du livre des Actes. Dans le premier cas, l'évènement situé dans la journée même de la Résurrection a clairement pour finalité de marquer la fin de l'histoire de Jésus. Dans le récit d'Actes¹ est en jeu une autre économie. L'ascension se trouve cette fois en position quasiment inaugurale du récit qui va suivre et il y est fait allusion du délai de quarante jours de présence après la Résurrection. Ce délai permet à Luc d'ouvrir un espace temporel pour les apparitions du Ressuscité mais aussi, et non moins, de borner cet espace. Il s'agit bien de marquer le terme au-delà duquel Jésus cesse de donner des témoignages de sa résurrection et laisse ouvrir le temps nouveau de l'Eglise.

Le langage imagé de Luc permet d'affirmer une entrée de Jésus dans une forme d'absence, mettant au défi ses disciples de nouer une autre relation avec lui. Bien sûr il y a pour les disciples une sorte d'exercice de mémoire. Mais les textes suggèrent de voir plus loin que l'accomplissement d'un rite. Car il y a dans les paroles que le Christ adresse à ses disciples dès l'approche de son arrestation (Jn 14) l'assurance donnée d'une présence continuée alors même que Jésus ne sera plus visible. L'apparition à Thomas, qui refuse de croire sur la seule foi de la parole des autres, **met fortement en valeur la logique d'un croire qui consent à ne pas voir.** En cela, l'heure de l'ascension n'est pas présentée comme un amoindrissement de la présence, mais comme une entrée dans un invisible où l'intimité de la présence est destinée à s'approfondir, moyennant la confiance de la foi. Plus radicalement encore, Jésus va faire de sa disparition la condition du don de l'Esprit saint, qui devra leur donner accès à la plénitude de sa présence. La « fraction du pain » avait été le signe de reconnaissance du Ressuscité (cf. les disciples d'Emmaüs par ex). L'Eucharistie, dans ce contexte, devient le nouveau mode de la présence du Christ. En effet manger le pain et boire le vin constitue la manière éminente pour ceux qui sont ses disciples de se tenir en relation d'intimité avec l'Absent.

Ainsi se caractérise le temps de l'Eglise, dont les Actes retracent les débuts. Celui-ci est bien un moment, autrement dit un temps provisoire, donc inachevé, tendu vers un terme qui est encore en avant. Certes, les textes affirment que désormais, avec l'Esprit, Dieu a tout donné du don promis. Mais cet achèvement incorpore encore de l'inachèvement. Le don se donne à expérimenter dans le clair-obscur d'un temps intermédiaire. Temps avant-dernier, en quelque sorte, en devenir de sa vérité finale. Plusieurs paraboles de Luc suggèrent ainsi une lente maturation, une croissance cachée du « Royaume de Dieu » dans l'épaisseur du temps présent, à travers l'exemple du grain de sènevè ou du levain qui fait lever la pâte (Lc 13, 18-21). **Voilà comment le présent, tel que le connaît la foi, est un temps éminemment paradoxal.** Si la mort n'est plus la vérité dernière, nul n'est exempté de passer par elle. Si la Passion du Christ est victoire sur le mal, la violence continue à se déchaîner. Si le baptême est accès à la sainteté de Dieu, la faiblesse et le péché continuent à sévir dans l'Eglise. Ainsi, ce temps nouveau mêle ombres et lumières, de telle sorte que l'affirmation de foi peut être contestée, refusée ou niée. Et donc, l'attente et la veille sont un motif essentiel du Nouveau Testament. C'est le retour du Ressuscité, sa « parousie » qui donnera pleine visibilité à sa

victoire sur le mal et sur la mort. Il s'agit donc de tenir dans l'espérance, dans l'épreuve de l'obscurité que n'a pas encore totalement dissipée le jour qui se lève.

b. C'est pour cela que l'Eglise a été fondée et que l'on peut dire que c'est Jésus qui est l'auteur de cette fondation.

Jésus n'a pas fondé l'Eglise comme on fonde une entreprise ou une association. S'il faut parler de « fondation », l'apôtre Paul en donne une image aussi frappante que décisive : Jésus est le fondement, l'unique fondement de l'Eglise sur lequel ses disciples puisent construire. Les trois évangiles synoptiques, Matthieu, Marc et Luc, témoignent du fait qu'au moment où il est mort en croix, Jésus était seul, abandonné de ses disciples qui s'étaient enfuis et se cachaient. D'une autre façon, l'évangile de Jean, dans une scène dense et sobre où Jésus mourant confie sa mère au disciple bien-aimé, montre que Jésus n'a laissé d'héritage que dans un geste de dessaisissement. Il remet l'avenir à ses amis sans laisser d'autre consigne que la force de son Esprit qui un jour les relèvera. Puissance de l'Esprit du Ressuscité qui les poussera à partir « dans toute la Judée, la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1, 8). Partout ils rassembleront des petits groupes de croyants qui tenteront de vivre de la foi en Jésus Fils de Dieu, en recevant de lui une fraternité inouïe. Très vite on appellera ces petites communautés des « églises », du mot grec *ekklesia*.

Le terme apparaît dès la salutation de la première lettre de Paul aux Thessaloniciens, le premier écrit chrétien que la majorité des spécialistes datent de 49 après J-C. Ce nom, formé sur la racine du verbe *kaleo*, « appeler », signifie la convocation, le rassemblement. Dans le monde des cités grecques, le terme désigne depuis l'époque classique l'assemblée du peuple, c'est-à-dire l'assemblée des hommes libres. Dans le judaïsme de langue grecque, le mot avait été choisi comme équivalent de l'hébreu *Qahal*, avec lequel il assonait, pour désigner l'assemblée du peuple de Dieu en marche dans le désert.

En donnant le nom *ekklesia* à la petite communauté des chrétiens de Thessalonique, Paul leur offrait la double dignité d'hommes libres et de bénéficiaires des promesses de Dieu à son peuple. Pour Paul, une communauté de chrétiens ne peut s'édifier sur d'autre fondement que le Christ crucifié et ressuscité. C'est lui qui convoque désormais ceux qui, marchant à sa suite, se rassemblent pour le repas « seigneurial », le repas qui, de semaine en semaine, fait mémoire de sa vie livrée aux siens et annonce sa mort jusqu'à ce qu'il revienne. Il faut attendre les successeurs de Paul, les auteurs des lettres aux Colossiens et aux Ephésiens pour qu'apparaisse la figure idéale d'une Eglise corps du Christ-tête, rassemblant l'humanité réconciliée qu'il attire vers lui. La visée est alors celle d'une entrée finale de l'humanité en Dieu au terme de l'histoire. C'est la mission qui est confiée à Pierre par Jésus. La mission de Pierre comme « berger » s'exprime dans de nombreux endroits et tout particulièrement au chapitre 21 de l'évangile de Jean.

L'image de la construction, d'ailleurs, change et se décline de multiples manières. Le Christ que Paul pose comme fondement, devient, en Matthieu 16, le bâtisseur qui fonde son Eglise sur Pierre, et dans la lettre aux Ephésiens la pierre d'angle tandis que les fondations sont les prophètes et les apôtres. Les images sont mouvantes, elles essaient de dire le mystère de l'Eglise, à la fois dans sa réalité locale et dans sa vocation au rassemblement universel,

mais toujours Eglise de Jésus Christ crucifié et ressuscité par lui, confiée à celles et ceux qu'il appelle : Paul, Pierre, des apôtres et des prophètes chrétiens, hommes et femmes, chargés de mission de sa Bonne Nouvelle.

III) Conclusion

Le Nouveau Testament commence comme il se termine, en réécrivant sur les traces de l'Ancien l'annonce de Celui qui vient : « Personne n'a jamais vu Dieu » lit-on au début de l'évangile de Jean, et Jésus le confirme peu après en disant aux juifs qui le contestent : « Jamais vous n'avez ni écouté sa voix ni vu ce qu'il manifestait ». La révélation de Dieu dans la vérité de l'histoire commence donc avec la venue de Jésus, en rompant avec le passé où Dieu ne s'était jamais montré, pas même à Moïse. Elle s'achève pareillement avec Jésus mais disparaît immédiatement avec lui, comme il le donne à comprendre, au moment de son départ, aux disciples qui lui demandent de leur *montrer* le Père : « Qui m'a vu a vu le Père...car je suis dans le Père et le Père est en moi ». Dieu se tenait invisible sous la visibilité de Jésus, qui disparaît pour le laisser advenir dans l'invisible de l'histoire.

De toute éternité et de tout temps, Dieu vit parmi les humains et se révèle à eux dans l'espace spirituel qu'il les appelle à construire en relançant de l'un à l'autre la Parole qui les convie à s'aimer, s'entraider, se pardonner les uns les autres. En continuité d'esprit avec les prophètes juifs et les sages grecs, Jésus dit que son Père n'est pas le Dieu des morts mais des vivants. Le Père est toujours avec lui, de sorte que remonté près du Père il est encore avec ses disciples et avec nous, en lui et lui en nous.

Dieu est l'au-delà de cette transcendance qui, du dedans, appelle de tout temps les humains à se hausser jusqu'à lui en s'abaissant vers les plus petits d'entre eux. Tel est le message lancé au monde par Jésus, dont il fit son testament en ces termes avant de se livrer à son destin : « Si le grain tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; s'il meurt, il porte du fruit en abondance ». Tel est le lien qui fait de sa mort et de sa résurrection un seul et même événement, historique parce que insécable et de portée universelle de ses deux côtés. Jésus, en effet, reprend vie du Souffle de vie éternelle de Dieu par l'acte même de lui rendre son souffle de vie terrestre, attestant ainsi qu'il ouvrait le Royaume de Dieu, telle une création nouvelle, à tous les êtres humains.